

CRÉATION 2025/26

SANS SUITE

[UN AIR DE ROMAN]

Texte : Baptiste Amann

Musique originale : Pascal Sangla

Mise en scène : Sébastien Bournac



TABULA
RASA



Illustration Alpha Jegham

Un projet de la **compagnie Tabula Rasa**
Durée estimée : 2h

Texte : **Baptiste Amann**
Musique originale : **Pascal Sangla**
Mise en scène : **Sébastien Bournac**

Interprétation : **Mia Delmaë, William Edimo, Hugues Jourdain, Nathalie Kousnetzoff, Mathilde Panis, Ismaël Ruggiero, Jean-Baptiste Szézot et Sébastien Gisbert (batterie, percussions).**

Collaboration artistique : **Aurélia Marin**
Scénographie : **Aurélie Thomas et Kristelle Paré**
Création lumière : **Jean-François Desboeufs**
Création costumes : **Elsa Bourdin**
Création son : **Loïc Célestin**
Direction musicale : **Pascal Sangla**
Regard chorégraphique : **Sylvain Huc**
Régie générale : **Pascal Gelmi**
Régie plateau : **Gilles Montaudié**
Production / Administration : **Allan Périé, Julien Guiard**

Production : **Compagnie Tabula Rasa**
Coproducteur : **Théâtre des Ilets – CDN de Montluçon / Auvergne-Rhône-Alpes ; Théâtr de la Cité – Centre dramatique national de Toulouse / Occitanie ; Le Parvis – Scène nationale Tarbes Pyrénées ; Scène nationale d'Albi - Tarn ; L'Empreinte - Scène nationale Brive/Tulle ; Scène nationale du Sud-Aquitain ; Scène nationale de Narbonne / FONDOC ; Scène nationale de Sète... (en cours)**
Partenaires pressentis avec lesquels des discussions sont déjà engagées :
L'Archipel – Scène nationale de Perpignan ; Théâtre de la Tempête...
Ce projet a reçu le soutien de la Région Occitanie, de la Ville de Toulouse et de la SPEDIDAM.

La compagnie Tabula Rasa est conventionnée par la **Direction régionale des affaires culturelles Occitanie** et par la **Ville de Toulouse**.

Accueil en résidence : **Théâtre du Rond-Point [Paris] ; Les Plateaux Sauvages** dans le cadre du P.R.O. – Partage Responsable de l'Outil ; **Théâtre des Ilets – CDN de Montluçon / Auvergne-Rhône-Alpes ; Le Parvis – Scène nationale Tarbes Pyrénées.**

NOTES PRÉLIMINAIRES

pour une comédie musicale

Pour cette création, j'ai le désir fort d'explorer un genre assez inconnu pour moi : la comédie musicale. Cela peut surprendre, même si, dans quelques-uns de mes précédents spectacles, on en trouvait déjà des ingrédients isolés (chansons, musique live ou même mouvements dansés...).

Ces deux simples mots accolés constituent une promesse de plaisir pour les spectateur.trice.s, autant qu'ils peuvent parfois faire mauvais genre et être l'objet de dénigrements, de reproches de légèreté voire frivolité...

Pourtant c'est bien la capacité de ce genre à décoller du réel et du réalisme social contemporain qui m'intéresse. Avec lui, on peut raconter la vie d'aujourd'hui autrement, moins dans l'esprit du temps peut-être, et aller puiser dans l'esprit des profondeurs. Par la musique, le chant, le goût du romantisme et du drame, une chorégraphie bien huilée, il exacerbe les sentiments et amplifie la charge émotionnelle.

Il défie les normes, le bon goût, permet toutes les extravagances et offre un espace nouveau de liberté de création pour les artistes.

Ainsi aimer la comédie musicale pourrait donc presque relever d'une subversion.

Surtout si sa forme devient l'endroit d'expression d'un sujet profond et grave. L'histoire vient alors ouvrir des abîmes dans la joie générée par la comédie musicale, et sa forme vivifiante en retour opère des ruptures contrastées au cœur même d'une fable tourmentée.

C'est exactement cette tension qui m'intéresse. Porter à la scène une œuvre (à écrire) qui se situerait entre *I Don't want to sleep alone* du cinéaste taïwanais Tsai Ming Liang et *All that Jazz (Que le spectacle commence)* de Bob Fosse.

Pour m'accompagner dans cette plongée, j'ouvre un double dialogue : avec un jeune auteur très talentueux, **Baptiste Amann**, et avec un musicien, **Pascal Sangla**, tous deux ayant par ailleurs un rapport à la scène beaucoup plus complexe et complet dans l'exercice de leur métier que ne le laisse supposer les compétences d'écriture ici convoquées.

Passer deux commandes d'écriture (une pour le livret et les chansons, l'autre pour la musique) s'inscrit naturellement dans le projet artistique de la compagnie depuis plus de 15 ans.

Baptiste Amann s'affirme comme un conteur contemporain éclairé et éclairant capable d'écrire des fresques inspirées, entre intime et politique. J'apprécie chez lui la mélancolie de l'être autant que la puissance du verbe. En poète, il sait l'art d'écrire des fictions théâtrales émouvantes où il saisit le vif de nos vies et nos préoccupations actuelles prises entre utopie et désillusion. Très concrètement, il met à nu avec talent la collision entre rêve et réalité.

Pascal Sangla est (entre autres) un musicien brillant qui maîtrise l'art de composer des musiques très riches et subtiles pour la scène ou le cinéma. Il sait varier les rythmes, les registres et les tons. Il ajoutera tout son univers poétique et instrumental (piano, cordes, batterie) à l'écriture de Baptiste, et les décalages, les ruptures musicales nécessaires au projet.

Entre nous trois, le dialogue est ouvert, et nous y sommes bien présents.

Sébastien Bournac

« Ce qui serait triste dans la vie d'un homme ou d'une femme, ce serait qu'à aucun moment du temps qui lui est imparti, il/elle n'ait pu incarner ce qu'il/elle était. »

Baptiste Amann

RÉSUMÉ DE L'HISTOIRE....

Thomas, un compositeur à qui l'on vient de commander les chansons d'un film musical, est totalement envahi par la mort récente de sa mère avec laquelle il entretenait un rapport toxique. Il se trouve donc dans l'incapacité de travailler au moment même où sa carrière décolle. L'ironie de la situation va provoquer une profonde remise en question de ce qui composait le récit de son existence, pour finalement en révéler le douloureux secret.

PRÉSENTATION

par Baptiste Amann

Quand Sébastien Bournac m'a passé la commande de ce texte, il n'a pas défini à proprement parler de thématique. Il m'a simplement dit : j'aimerais que tu écrives une comédie musicale.

D'abord stimulé par le défi que constituait un tel challenge j'acceptais avec enthousiasme. Mais je me suis rapidement rendu compte que je n'avais des comédies musicales, au fond, qu'une représentation schématique à laquelle (pour ne rien arranger) je n'étais pas forcément sensible. Et de fait, chaque fois que j'essayais de m'y mettre j'éprouvais une immense difficulté à écrire. Mon esprit était saturé de clichés, largement alimentés par les shows façon « Broadway » ou les dessins animés de Walt Disney ; quand il n'était pas, tout simplement, colonisé par les films de Jacques Demi ou de Christophe Honoré. Il fallait à tout prix que je sorte des références pour déclencher un authentique désir d'écriture, et ouvrir une voie d'accès qui puisse m'être singulière, vers ce territoire archi-fréquenté.

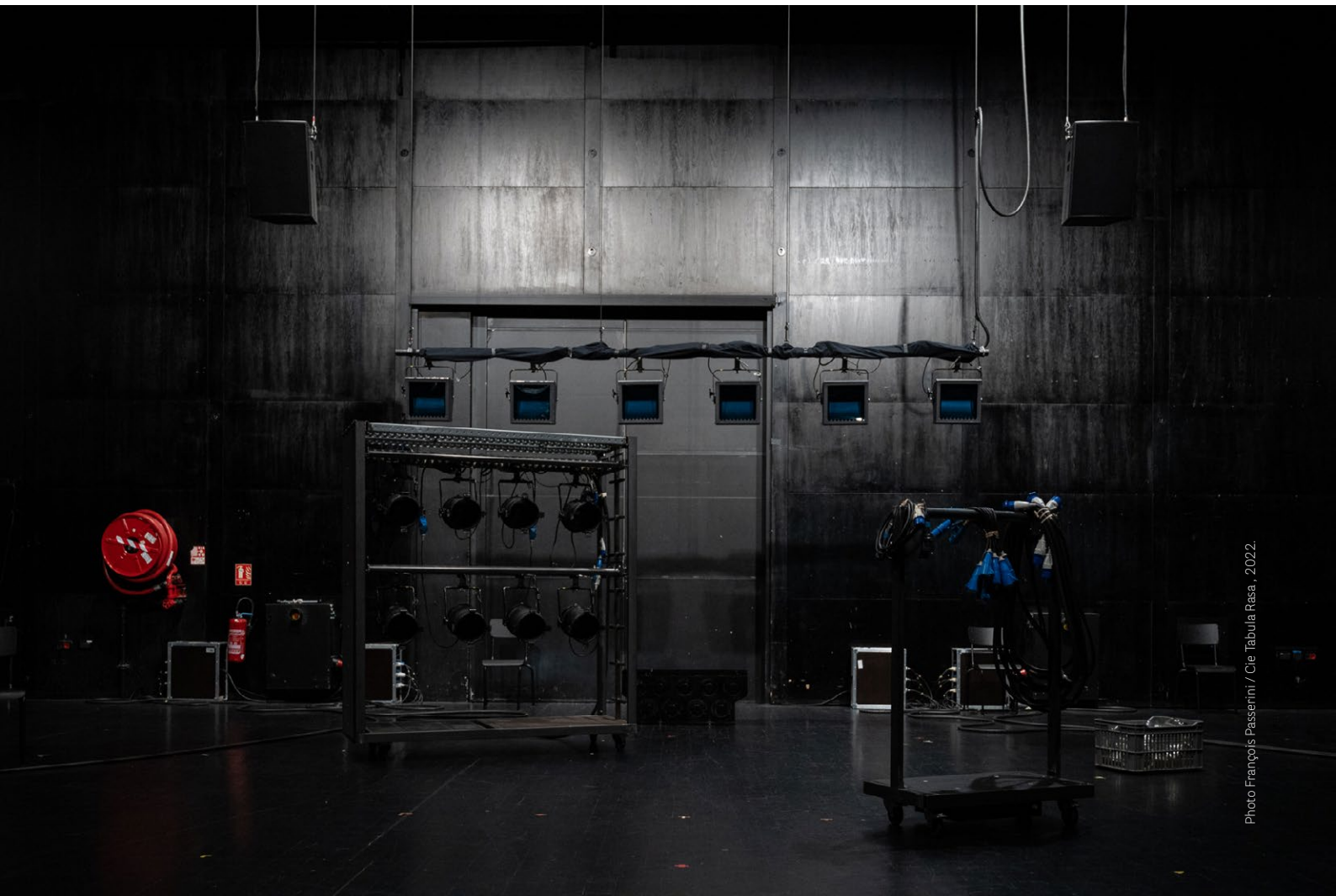
Puisque le théâtre est le lieu des antagonismes je me suis mis à réfléchir à ce qui constituerait une opposition franche au format chanson. C'est là que le genre romanesque s'est insinué dans mon esprit et que l'idée d'écrire une sorte de roman musical a commencé à faire son chemin. Orchestrer le récit par une langue narrative m'offrait à la fois un contrepoint vivifiant quant à la dimension pop' et presque naïve des parties chantées, mais me permettait également d'entretenir ce rapport intime avec le spectateur (considéré ici presque comme un lecteur) que l'échelle du projet appelait.

SANS SUITE a donc été pour moi une expérience d'écriture tout à fait étonnante, proche de la rêverie, dont les contours formels furent difficiles à définir. Elle aboutit aujourd'hui à cet « air de roman » destiné au théâtre, d'où s'échappe parfois des chansons, et dont les protagonistes eux-mêmes peinent à trouver leur repère. Pourquoi s'expriment-ils ainsi ? Pourquoi se mettent-ils à chanter à tout coup ? Sont-ils vraiment maîtres de leur récit ? Autant de question qui

peuvent nous atteindre quand nous traversons une crise de sens et que nous ne comprenons plus très bien ce que nous faisons. C'est d'ailleurs ce vertige, au cœur de la fiction, qui constitue le véritable sujet de la pièce.

À travers son filtre de comédie musicale et son principe de mise en abîme formelle, **SANS SUITE** s'intéresse au gouffre qui s'ouvre en nous « dès lors que nous quittons le territoire bouleversé, ruiné de nos mères mortes¹. » On assiste en effet à l'érosion progressive d'un homme qui, pour dissoudre le mal-être qui le ronge, devra reconquérir un rapport affectif au monde au risque sinon d'échapper à sa vérité.

1_Ce que nous voyons, ce qui nous regarde. Georges Didi-Huberman. Les éditions de minuit p.17.



LE DÉBUT DU TEXTE

[première version]

I -

Un studio d'enregistrement.

Une jeune femme, casque sur les oreilles, fait face à un micro.

Elle laisse passer l'intro et commence à chanter.

Couplet 1

Je suis désolée de me présenter ainsi à vous.

J'ai failli prendre mes jambes à mon cou.

Aussi j'aimerais que nous gardions ça pour nous.

Ou si vous préférez que nous oublions tout.

Refrain x2

Mais je vous en prie ne me jugez pas.

Je fais aussi les choses bien parfois.

Couplet 2

J'avais espéré autre chose et pourtant,

c'est sous ces attraits que je passe mon temps.

Hélas ça ne fait pas moins mal en le disant,

si je gagne ma vie c'est parce que je mens.

Refrain x2

Mais je vous en prie ne me jugez pas.

Je fais aussi les choses bien parfois.

Brusquement la musique s'interrompt. Camille enlève son casque.

Camille : Qu'est-ce qu'il y a ?

Thomas : On arrête.

Camille : Comment ça on arrête ?

Thomas : Ça ne marche pas.

Camille : On vient de commencer.

Thomas : Ça ne marche pas je te dis.

Camille : Qu'est ce qui ne marche pas ?

Thomas : Tout ! L'arrangement, les paroles... c'est nul ! Ça ne va pas du tout. Faut tout reprendre... enfin je ne sais pas... Tu t'en rends compte non ?

Camille : (...)

Thomas : C'est stupide ! On est en train de faire de la merde là ! Ça te plait de faire de la merde ?

Camille : Pardon ?

Thomas : Je te demande si ça te plait de faire de la merde !

Camille : Attends Thomas, tu ne me parles pas sur ce ton s'il te plait.

Un temps.

Camille : Si tu veux on fait une pause, on prend l'air cinq minutes et on y retourne.

Thomas : Le mieux c'est que tu rentres chez toi. On n'arrivera à rien aujourd'hui.

Camille : Mais comment tu peux dire ça ? On vient à peine d'essayer !

Thomas : Non mais j'avais des doutes à la base. Ça se confirme c'est tout. Pas la peine d'insister. Excuse-moi, ce n'est pas toi... Je ne n'y arrive pas. Je suis un peu perdu.

Camille : Je la trouve très bien cette chanson.

Thomas : Non, pardon mais non. Enfin ce n'est pas... Ce n'est pas ça dont on a besoin. Tu comprends ? Je n'arrive pas à saisir le truc... Je n'ai aucune sensation, je ne comprends pas, c'est la première fois que ça m'arrive.

Camille : C'est le stress non ?

Un temps.

Camille : Je ne voudrais pas en rajouter mais on va finir par se mettre dans la merde à force.

Thomas : Je suis au courant.

Camille : Faisons les choses humblement ! Tu te mets trop de pression là.

Thomas : Ça n'a rien à voir avec l'humilité.

Camille : « Simplement » je voulais dire.

Thomas : Ce n'est pas ce que tu as dit.

Un temps.

Camille : T'es compliqué quand même !

Un temps.

Camille : T'as des soucis en ce moment ? En dehors du film je veux dire...

Thomas : Tu joues à quoi là ?

Camille : J'essaie de t'aider !

Thomas : Oui ben ne mélangeons pas tout si tu veux bien !

Camille : On est lié là je te signale. T'es pas tout seul ! Si tu nous plantes, je deviens quoi ?

Thomas : On n'est pas intimes toi et moi, c'est tout ce que je veux dire.

Camille : Et alors ? Ça t'empêche de te confier ?

Thomas : Je viens fouiner dans tes affaires ?

Camille : Mais t'es un vrai con en fait !

Thomas : Oui c'est ça je suis un con. Un gros connard même !

Camille : Ok bon tu sais quoi ? Je vais prendre mes affaires, je vais aller dans le café d'en face, je vais me commander une grosse pinte, quand tu auras fini ta crise tu me rejoins. Et on se parle putain !

Thomas : Oui c'est ça compte sur moi.

Camille : Tout à fait je compte sur toi ! Tu crois que je vais te laisser nous planter comme ça ? Ça fait des semaines que je ne dis rien, que je supporte tes humeurs, maintenant ça suffit ! Alors casse un truc, pète un coup, fais ce que tu veux je t'attends en bas. Et je ferai la fermeture s'il faut, t'es prévenu !

Thomas : C'est ça, je suis prévenu !

Camille : A tout à l'heure !

Thomas : Oui bien sûr à tout à l'heure !

Camille sort. Thomas reste seul. Il déambule un moment, solitaire. La musique démarre.

Thomas (*off*) : Je ne suis jamais parvenu à aimer ma mère. Je crois pouvoir dire sans trop m'avancer qu'elle n'y parvint pas non plus. Au regard de ce que l'on peut raconter sur le lien fusionnel qui uni d'ordinaire une mère et son fils, on peut affirmer, non sans un certain sens de la litote, que nous ne correspondions pas « au schéma traditionnel ». Notre relation tenait plus d'une forme d'accommodation que de l'expression d'un amour transi. Je ne crois pas me souvenir qu'elle m'ait pris un jour dans ses bras ou embrassé sur le front, ni même tenu la main par exemple. Aussi n'ai-je jamais trop correspondu aux canons d'Œdipe, qui de tous les poncifs psychanalytiques me paraissait le plus exotique. Le plus stupide aussi.

Je suis né un soir de février. Le vent du nord soufflait depuis plus d'une semaine. Un froid insidieux pénétrait les os comme des aiguilles. C'est du moins ce que l'on racontait à chacun de mes anniversaires. Car depuis lors, je n'avais eu droit au récit de ma naissance que par l'évocation de ce phénomène météorologique particulièrement éprouvant. J'avais fini par me persuader que c'était bien le gel qui rompit à l'époque le cordon ombilical. Rien ne pouvait mieux expliquer la distance glaciale que ma mère maintint entre elle et ce fils venu du froid, ombre de mauvais augure, qui ne pouvait qu'endolorir sa vie.

Nous n'avons jamais été intimes. Je ne l'ai appelée « maman » que dans l'innocence de mes premières années. Je préférerai plus tard, m'adressant à elle, la nommer par son prénom. Le mot me brûlait les lèvres. Je le trouvais impudique. En réalité, c'était la tendresse contenue dans la rondeur de cette double syllabe qui me paraissait totalement injustifiée.

Elle m'a élevé seule, dans le petit appartement d'une résidence aux allures de station balnéaire surannée, la mer en moins. Autour de nous végétait un peuple de retraités

exsangues. Le hall de l'immeuble sentait le savon noir. Un large miroir moucheté de crasse traversait l'entrée. Et il y avait de la moquette rouge sur les parois de l'ascenseur.

L'ascendance aristocratique de ma mère l'avait maintenue dans un mécanisme de conventions dont elle prenait soin d'huiler les rouages, en dépit du fait qu'elle vivait désormais de l'aide sociale. Il fallait savoir se tenir à table, connaître les subtilités de la bonne société, les codes du savoir vivre « à la française ». L'illusion eut été parfaite si l'on avait fait fi du cadre. Le papier peint décrépi portait encore l'empreinte des meubles - derniers vestiges d'un héritage obsolète - que les huissiers avaient fini par saisir.

Nous vivions là, elle et moi, en compagnonnage étroit avec sa mélancolie, qu'elle dissimulait à grand coups de Gin dont elle garnissait ses bouteilles de Salveta, persuadée que je ne devinais rien de son manège. Nos journées étaient jointes entre elles par une fine pellicule d'ennui et composaient en s'enchaînant une fresque morne dont les événements remarquables se limitaient aux sorties du dimanche, quand nous nous rendions au parc de l'autre côté de la ville pour distribuer du pain rassis aux canards.

Voilà comment j'aurais pu décrire mon enfance si j'avais poussé jusqu'au bout mon désir d'écrivain. N'ayant ni le talent ni le courage nécessaire, je me contentais de formuler dans ma tête cette prose aux faux airs de roman 19^{ème} comme d'aucuns alimentent leur vie intérieure d'un langage secret. Car c'est ainsi que les choses s'organisent en moi : un lyrisme poussiftapisse l'ivoire de mon crâne pour donner asile à une forme de complaisance solitaire. J'y trouve refuge chaque fois que je me tais. Voyez un peu le résultat. Parfois une chanson vient heurter l'esthétique désuète de tout ce bavardage et génère en rayonnant de sa naïveté pop' une anomalie bienvenue. C'est mon métier : je compose des chansons.

On vient à la chanson par dépit, il faut le savoir. On y vient parce qu'on a eu un rêve et qu'on l'a perdu. Une mélodie naît toujours d'un dénuement : celui d'une ambition anéantie par le réel. La chanson c'est sans doute l'échelle de l'art la plus humaine. Peut-être est-ce en cela qu'elle est si populaire. Parce qu'elle incarne d'une certaine façon notre faillite collective. Parce qu'elle nous ramène à cet état de l'enfance au moment où nous commençons à nous prendre pour des dieux.

Ah, c'est aussi bien de vous prévenir... Il existe un risque relativement élevé que ce genre de théories douteuses émergent au cours du récit. D'ordinaire je n'y prête pas vraiment attention. Mais là... Je vais essayer de me réguler. Nous verrons bien.

Il y a un an on m'a fait la proposition d'écrire les chansons d'un film musical. J'étais très honoré. D'autant que c'était un jeune réalisateur, que je ne connaissais pas, qui avait soufflé mon nom à la production. Quand je l'interrogeais sur les raisons qui avaient motivé son choix je fus très surpris de découvrir la connaissance exhaustive qu'il avait de mon travail.

Au cours de la conversation il exhuma même le souvenir de chansons que j'avais écrites pour d'autres, sous pseudonymes, et qui m'étaient totalement sorties de l'esprit.

Très vite la sidération fit place à la pression. Le chantier était colossal : dix-huit chansons qu'il fallait composer jusqu'à l'orchestration avant le début du tournage. Il souhaitait que les actrices et les acteurs chantent en direct sur les prises. Il fallait donc également répéter en studio avec eux. Le défi m'effrayait autant qu'il me passionnait. Je plongeais dans le travail avec une intensité joyeuse dont je fus le premier surpris.

Près de six mois plus tard ma mère mourut. Quand j'appris la nouvelle, je ne fus presque pas étonné. À dire le vrai, je ne ressentis rien. J'organisais avec calme l'enterrement, poursuivais les démarches notariales sans ciller, vidais l'appartement, ordonnais la paperasse, résiliais les contrats d'eau, d'électricité, de gaz, de téléphone, comme s'il s'agissait d'un vulgaire déménagement. Je puisais même dans ces opérations logistiques une vigueur nouvelle qui me galvanisait. J'avais l'impression d'assurer sur tous les fronts. J'enterrais ma mère le midi et le soir je composais des chansons. Je ne rêvais plus à une vie littéraire j'habitais la littérature même. Mon existence était devenue ce poème complexe que j'avais toujours espéré, et je n'osais parler à personne du plaisir que je prenais dans la perte.

C'est que j'ignorais encore tout de l'épaisseur de ce mot-là.



Peut-être pas - Cie Tabula Rasa , décembre 2022. Photo François Passerini

QUELQUES RÉFLEXIONS DRAMATURGIQUES ET PISTES DE TRAVAIL

Le portrait d'un homme et de sa chute édifiante. L'histoire d'un homme qui, au milieu de sa vie et alors que rien ne le laisserait prévoir, en viendrait à douter de sa propre existence. Le suivre à travers des moments précis de sa vie quotidienne qui révéleraient cette crise. Mettre en jeu dans des situations très concrètes et exemplaires, comme un puzzle, sa perception de la « réalité », ses questionnements sur sa place, sur sa présence et le doute de soi-même. L'histoire de toute une vie frappée brutalement d'un sentiment d'inexistence.

Et autour de lui une petite communauté d'hommes et de femmes en seraient les témoins. Ce que nous voyons, ce qui nous regarde.

Le sujet, s'il y en a un, c'est la perte. Quand on perd quelqu'un ou quelque chose (ici la mère), tout devient un rapport à la perte. Le spectacle du monde, dès lors, change de rythme et de couleur.

L'histoire d'un effondrement inattendu et à partir de là d'une dérive vertigineuse : tragique, burlesque, dérisoire et pleine de vanité.

Et puis aussi montrer comment la présence de la vie et de la mort s'interpénètrent (sur la scène) jusqu'à troubler notre perception du réel. Qu'ai-je fait ? Qu'ai-je vécu ? Suis-je encore vivant ? Suis-je déjà mort ? Ce que c'est que le métier de vivre... Et que de ce désastre flamboyant présenté en forme de comédie musicale puisse surgir une irréductible joie d'être au monde.

Dans le dialogue avec l'auteur et le compositeur, deux pistes sont motrices pour appréhender l'écriture, les écritures (textuelle et musicale).

1] le principe de fragmentation de la narration et de non-linéarité de l'histoire au profit d'une dramaturgie fondée sur la variabilité des points de vue.

Il s'agit bien de saisir l'histoire d'un homme à travers des situations bien précises et non saisies dans une continuité de récit. Chaque situation identifiée révélant un rapport au monde singulier, des relations aux autres suffisamment complexes pour que le spectateur puisse appréhender la véracité du sentiment

d'inexistence non seulement d'un point de vue intime et psychologique, mais aussi dans une perspective interrelationnelle et sociétale.

La pièce se construit en 3 parties du nom des 3 personnages principaux (Thomas / Camille / Adama), comme un puzzle kaléidoscopique ouvert largement aux imaginaires des spectateurs.trices.

Penser *SANS SUITE* comme 3 pièces courtes qui forment un ensemble plus vaste. C'est une comédie musicale décentrée.

La fonction des chansons pourra aussi transcender cette dimension individuelle pour proposer quelque chose qui serait une réaction/appropriation collective de ce que les situations suggéreront et laisseront apparaître.

Il s'agira de retrouver quelque chose du cœur. La comédie musicale vient aussi bien incarner les démons de Thomas et les forces obscures qu'organiser une célébration ironique de ce que sont nos vies aujourd'hui, de ce que signifie le verbe VIVRE.

2] Le principe d'une comédie musicale contrariée.

Alors que les comédies musicales travaillent souvent à ce que le texte, la musique, les émotions aillent dans la même direction pour construire une intensité dramatique et fusionnelle, nous prendrons volontiers le contre-pied de ce principe dramaturgique caractéristique des comédies musicales.

Il s'agit d'écrire CONTRE à tous les niveaux de cette création.

L'écriture de la pièce se fera dans l'imaginaire d'une bande son « contraire » pour mettre en jeu des tensions pertinentes et signifiantes. C'est l'histoire d'un homme qui chute, mais qui dans sa chute bataille avec le monde.

Prendre cette dynamique du CONTRE (notamment entre le texte et la musique) ouvre des espaces de jeu très malicieux et jubilatoires.

La musique n'accompagne plus la vibration émotionnelle des personnages, elle est subie et révèle vertigineusement les failles et ruptures de cet homme avec son environnement, et son inaptitude à ÊTRE en ce monde.

Baptiste Amann

Baptiste Amann est né à Avignon en 1986. Il suit une formation de comédien à l'ERACM de 2004 à 2007. Sensibilisé à l'écriture contemporaine par les auteurs-metteurs en scène avec lesquels il travaille à la sortie de l'école (Hubert Colas, Daniel Danis, David Lescot), il développe, en parallèle de son activité d'acteur, sa propre démarche d'écriture.

En 2010, il co-fonde avec Solal Bouloudnine, Victor Lenoble et Olivier Veillon, *L'Outil*, une plateforme de production qui réunit les travaux de chacun. Il est membre actif de l'IRMAR (*Institut des Recherches Menant À Rien*).

Il mène depuis 2013 un grand chantier d'écriture et de mise en scène : *Des territoires*, une trilogie qu'il compose avec des acteurs rencontrés au moment de sa formation. Écrit en 2013, le premier volet de la trilogie, *Des territoires (Nous sifflerons la Marseillaise...)* reçoit les encouragements du CNT en 2015.

Le spectacle est créé en 2016 au Glob Théâtre à Bordeaux puis à Théâtre Ouvert et à la Comédie de Reims et repris en tournée.

En 2017, il reçoit le Prix Bernard-Marie Koltès des lycéens, initié par le TNS, pour sa pièce *Des territoires (Nous sifflerons la Marseillaise...)* et l'aide à la création d'Artcena pour le second volet de sa trilogie *Des territoires (...d'une prison l'autre...)*.

Le spectacle est créé en septembre 2017 pour le festival Actoral au Merlan scène nationale de Marseille, puis présenté en tournée partout en France.

Auteur associé à la Comédie de Reims de 2015 à 2018, il écrit trois pièces pour le metteur en scène Rémy Barché : *Les fondamentaux* (2015), *DETER'* (2016), et *La Truite* (2017).

En 2018, avec Morgan Helou (administrateur), il crée *L'Annexe* à Bordeaux, une structure administrative jumelle de *L'Outil* qui produira désormais ses spectacles.

La compagnie produit l'ultime volet de sa trilogie *Des territoires (...et tout sera pardonné?)*.

Le texte reçoit l'aide à la création d'Artcena en 2018. Le spectacle est créé en novembre 2019 à la Comédie de Béthune puis présenté en tournée.

La même année, il écrit *Rapport sur toi* pour le spectacle de sortie des élèves de la Comédie de



Photo © Pierre Planchet

Reims mis en scène par Rémy Barché en Juin 2019. En mai 2019, à la suite d'une invitation de Renaud Cojo, le solo *Grandes Surfaces* est créé dans le cadre du festival Discotake à Bordeaux puis repris en tournée.

Il intervient également dans les écoles supérieures d'art dramatique (ERACM, ESTBA) en qualité d'auteur-metteur en scène. Il a notamment écrit et mise en scène pour l'ensemble 28 de l'ERACM la pièce *Amours premiers (fugue)*, créée en février 2021 à l'IMMS.

Il crée en 2021 *Des territoires Trilogie* pour la 75^{ème} édition du Festival d'Avignon.

En janvier 2022, il a créé *Jamais dormir*, texte et création inédits pour la jeunesse dans le cadre du festival Odyssées en Yvelines.

En octobre 2022, il crée *Salle des fêtes* au TnBA, puis en juillet 2024 *Lieux communs* au Festival d'Avignon.

De 2018 à 2021, il a été artiste associé au ZEF – scène nationale de Marseille et à la Comédie de Béthune – CDN Hauts-de-France (direction Cécile Backès).

Il devient artiste compagnon du TnBA – Théâtre national de Bordeaux en Aquitaine en 2019.

Depuis janvier 2021, il est associé au Méta CDN de Poitiers Nouvelle-Aquitaine et depuis juillet 2021 à la Comédie de Béthune CDN des Hauts-de-France (direction Cédric Gourmelon).

De 2017 à 2020, il intègre le dispositif d'échange européen *Fabulamundi. Playwriting Europe beyondborders ?*.

Il est édité par les éditions Tapuscrit/Théâtre Ouvert.

Pascal Sangla

Compositeur, pianiste et comédien, Pascal Sangla est formé à la musique et au piano au Conservatoire de Région de Bayonne, et au jeu par Pascale Daniel-Lacombe au Théâtre du Rivage.

Après un passage par le Théâtre du Jour de Pierre Debauche à Agen, il intègre en 1999 le Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique de Paris. Depuis, il partage sa carrière entre musique et théâtre.

Côté Théâtre

On l'a vu notamment ces dernières saisons sous la direction de Michel Deutsch (*Desert Inn* au Théâtre de l'Odéon, *La Décennie rouge* et *La chinoise 2013* à la MC93 et au Théâtre national de la Colline), de Vincent Macaigne (*Friches 22.66* aux Ateliers Berthier), Victor Gauthier-Martin (*Sous la glace*, *La Vie de Timon*), Pascale Daniel-Lacombe (*Fort*), Joséphine de Meaux (*La Pyramide*), Elisabeth Hölzle (*Hey Be*), Sébastien Bournac (*J'espère qu'on se souviendra de moi*, *Peut-Être Pas*), la Cie Dodeka (*Biberkopf*), Benoît Lambert (*We are l'Europe*), ou encore avec Les Chiens de Navarre (*Les Armoires normandes*, *Jusque dans vos bras*). Sous la direction de Fabien Gorgeart, il joue dans *Stallone* d'Emmanuèle Bernheim, aux côtés de Clothilde Hesme (partition pour laquelle il est nommé aux Molières 2022 dans la catégorie « Meilleur comédien dans un second rôle »), puis dans *Les Gratitudes*, à partir du roman de Delphine de Vigan.

Côté Musique

Il compose de nombreuses musiques pour la scène ou le cinéma (notamment pour Clément Hervieu-Léger, Jeanne Herry, Wajdi Mouawad, Jean-Pierre Vincent, Daniel San Pedro, Delphine de Vigan, Caroline Marcadé, Elisabeth Hölzle, Michel Deutsch, Vincent Roca, Catherine Anne, Vincent Goethals...).

En 2019, il est nommé pour le César de la musique originale pour la BO de *Pupille* de Jeanne Herry, pour qui il réalise aussi la musique de *Je verrai toujours vos visages* en 2023.

Il assure la direction musicale et l'accompagnement de spectacles ou de tours de chant, codirige des stages (notamment avec Jean-Claude Penchenat), écrit et arrange des chansons pour les autres.



Côté Concerts

Après des spectacles principalement instrumentaux (*Premiers jours*, *Écumes*), il crée en 2007 son premier tour de chant à la Scène nationale de Bayonne. Ce concert tournera pendant 3 ans (dont Printemps de Bourges, les Trois Baudets, la Scène nationale de Malakoff) pour aboutir sur la scène de l'Européen (Paris) en février 2010 conjointement à la sortie de son premier album *Une Petite Pause* (pilouprod/autre distribution).

En 2013, il sort un EP *On accélère*, suivi d'une nouvelle série de concerts lancée à la Boule Noire (Paris).

Côté Radio

Il travaille à plusieurs reprises comme comédien ou compositeur pour France Culture, et pour Arte Radio.

Entre 2007 et 2012, il est le directeur musical et arrangeur des cabarets et émissions spéciales *La prochaine fois je vous le chanterai* de Philippe Meyer sur France Inter avec la troupe de la Comédie-Française.

Il collabore également avec Jean-Charles Massera, avec lequel il cosigne un livre-disque, *Tunnel of Mondialisation*, paru en 2011 aux Éditions Verticales, issu de la fiction radio du même nom enregistrée pour France Culture.

Sébastien Bournac

En parallèle d'études littéraires et dramaturgiques, Sébastien Bournac découvre la mise en scène avec le théâtre universitaire.

Après plusieurs collaborations artistiques (au Théâtre National de la Colline, au Théâtre des Amandiers) et expériences d'assistantat à la mise en scène (notamment auprès de Jean-Pierre Vincent), il est engagé en 1999 au Théâtre National de Toulouse comme collaborateur de Jacques Nichet sur plusieurs spectacles.

Puis Jacques Nichet lui confie alors la responsabilité pédagogique et artistique de l'Atelier Volant du TNT [2001/03] – dispositif de professionnalisation et d'insertion de jeunes comédien.ne.s avec lequel il crée un diptyque fondateur à partir de l'œuvre de Pasolini (*Pylade et Anvedi !*).

En 2003, il fonde la compagnie Tabula Rasa qu'il développe en région Occitanie depuis vingt ans à travers des compagnonnages et résidences au long cours avec le Théâtre de Cahors, le Théâtre de la Digue [Toulouse], la MJC de Rodez, le Scène Nationale d'Albi... Dans le même temps, il enseigne le théâtre en classe préparatoire (CPGE) aux lycées Fermat et Saint-Sernin à Toulouse.

Fort de cette expérience de compagnie, en avril 2016, il a été choisi par la Ville de Toulouse pour diriger le Théâtre Sorano [Toulouse] et il obtient du Ministère de la Culture en 2021 l'appellation de SCIN, scène conventionnée d'intérêt national pour la jeune création et les théâtres émergents.

Avec la compagnie TABULA RASA, il a créé depuis 2003 une vingtaine de spectacles:

2003 **L'Héritier de Village** de Marivaux
2004 **M.# Suite fantaisie** d'après l'œuvre de Marivaux
2005 **Music-hall** de Jean-Luc Lagarce (première version)
2007 **Music-hall** de Jean-Luc Lagarce (deuxième version)
2008 **Un verre de crépuscule**, 3 pièces courtes de Daniel Keene (objet théâtral de proximité)
2009 **Music-hall « par les villages »** de Jean-Luc Lagarce (version foraine itinérante, Aveyron)
2010 **No Man's Land // Nomades'Land**, proposition hybride autour du voyage et du nomadisme



Photo François Passerini

2011 **Dreamers** de Daniel Keene (commande d'écriture)
2012 **L'Apprenti** de Daniel Keene
2012 **Jardin d'incendie** d'après les textes d'Al Berto
2013 **La Mélancolie des barbares** de Koffi Kwahulé
2014 **Ouverture(s)**, commande de la Scène Nationale d'Albi pour l'ouverture du Grand Théâtre
2015 **Dialogue d'un chien avec son maître** sur la nécessité de mordre ses amis, de J.-M. Piemme
2016 **J'espère qu'on se souviendra de moi** de J.-M. Piemme
2017 **Jardin d'incendie** – récréation d'après les textes d'Al Berto
2018 **Un Ennemi du Peuple** de Henrik Ibsen, adaptation J.M. Piemme
2018 **L'Éveil du Printemps** de Frank Wedekind, traduction François Regnault, adaptation S. Bournac
2019 **À Vie** d'après le texte Klaus Antes et Christiane Ehrhardt, traduction Irène Bonnaud
2020 **Peut-être pas, cabaret existentiel** conçu et imaginé avec Pascal Sangla
2022 **J'accuse [France]**, commande d'écriture à Annick Lefebvre
2024 **Une irritation** d'après *Des arbres à abattre* de Thomas Bernhard (en création).
2025 **Sans suite (Un air de roman)**, commande d'écriture à Baptiste Amann pour une comédie musicale. Création musicale commandée à Pascal Sangla (en production).

La compagnie Tabula Rasa

TABULA RASA est une compagnie de théâtre dont la force est de s'être toujours développée en lien direct avec des théâtres et sur des territoires bien définis, c'est-à-dire : une réalité, des lieux, des espaces et des publics très différents : le Théâtre de Cahors [2004/2005] ; le Théâtre de la Digue [2005/2010] ; la MJC de Rodez [2008/2011] ; la Scène Nationale d'Albi [2012/16] et depuis 2016, le Théâtre Sorano.

Il n'y a jamais eu de rupture dans cet enchaînement assez vertueux de résidences, partenariats artistiques ou autres compagnonnages adossés à des structures. Cela fonde la singularité de notre compagnie.

Le projet artistique impulsé par le metteur en scène Sébastien Bournac et le travail de création se sont nourris et enrichis au fil des ans de cette dynamique très concrète.

Le théâtre est pour nous avant tout un art de la relation.

Cela pose une identité, une manière d'aborder le théâtre, sa place, sa nécessité et son sens dans le monde d'aujourd'hui, et aussi une façon particulière d'en faire, en compagnie.

Et le rayonnement de la compagnie a toujours trouvé sa source dans cet ancrage territorial fort.

Depuis 2005, le projet artistique de la compagnie s'est appuyé le plus souvent sur des écritures contemporaines [J.-L. Lagarce, P.-P. Pasolini, R.-W. Fassbinder, H. Müller...] et essentiellement sur des compagnonnages importants avec des auteurs vivants : Daniel Keene [Australie] ; Koffi Kwahulé [France/Côte d'Ivoire] ; Ahmed Ghazali [Maroc/Espagne] ; Jean-Marie Piemme [Belgique] et tout récemment avec la dramaturge québécoise Annick Lefebvre pour la création de *J'Accuse* [France].

À l'heure d'un partenariat artistique très dense avec le Théâtre Sorano dont Sébastien Bournac a par ailleurs depuis 2016 pris la direction (et pour lequel il a récemment obtenu du ministère de la Culture l'appellation de Scène Conventionnée d'Intérêt National – « Art et Création » en faveur de la jeune création et des théâtres émergents [2021-24]), la compagnie TABULA RASA reste pourtant l'unique structure de production et l'outil de création de Sébastien Bournac.

Cette nouvelle donne provoque de manière évidente un grand nombre de bousculements, d'interactions et de mutations au sein de la compagnie ces dernières années tant dans ses orientations artistiques, son fonctionnement que son développement.

Elle est surtout vectrice de rencontres, de désirs et stimulations artistiques intéressantes qui renouvelle l'énergie de création de la compagnie. Rester sur le vif et dans le présent, tel pourrait être notre mot d'ordre.

La compagnie travaille aujourd'hui à affirmer un geste de création et des actions en recentrant son projet artistique sur ce qui constitue son identité depuis le début :

- Des créations en dialogue avec des artistes compagnons, que ce soit des auteur.e.s, des scénographes, des musicien.nes ou des acteurs.trices ;
- Faire vivre le répertoire des pièces de la compagnie ;
- Favoriser la découverte des écritures contemporaines, la circulation des textes et la rencontre avec les auteur.e.s ;
- Une implication forte dans la formation professionnelle et à l'accompagnement de jeunes artistes ;
- Une ouverture large de l'action artistique et culturelle à travers des projets partagés de territoire et principalement en direction de la jeunesse ;
- Le partage de la création avec les publics : sensibilisation / médiation / transmission.

Calendrier de diffusion*

> 11 et 12 mars 2026

Le Parvis – Scène Nationale de Tarbes

> 17 mars 2026

Scène nationale du Sud-Aquitain (Bayonne)

> 26 mars 2026

L’Empreinte – Scène Nationale de Brive

> 31 mars 2026

Scène Nationale d’Albi

> Poursuite de tournée saison 26/27

(en construction : nov./déc. 2026)

Théâtre de la Cité – CDN de Toulouse ; Scène Nationale de Sète ; Scène Nationale de Narbonne... (discussions en cours)

Contacts

Direction artistique

Sébastien Bournac - s.bournac@tabula-rasa.fr

Administration et production

Allan Périé - 07 60 40 04 72 - contact@tabula-rasa.fr

www.tabula-rasa.fr

 compagnie tabula rasa



SIRET 448 488 940 00017

Licence L-R-2022-006894

Tel > +33 (0) 7 60 40 04 72

Siège social & adresse postale > 44 chemin de Hérédia - 31500 TOULOUSE

Bureau > 2bis allées Forain François Verdier - 31000 TOULOUSE

tabula-rasa.fr